

La voilà – elle prend son bain

Traduction Jean-Paul Deshayes

Encore une journée passée à ne rien faire. C'est exaspérant. Je suis allé au bureau ce matin comme l'ordinaire et suis rentré ce soir à l'heure habituelle. Mon épouse et moi habitons un appartement dans le Bronx, ici, à New York, et nous n'avons pas d'enfants. J'ai dix ans de plus qu'elle. Notre appartement se trouve au premier étage et, en bas, il y a un petit hall d'entrée qu'utilisent tous les gens de l'immeuble.

Suis-je oui ou non un imbécile, un homme devenu soudain un peu fou ou un homme dont l'honneur a réellement été sali... Si seulement je pouvais trancher, tout irait pour le mieux. Ce soir, après qu'il s'était passé quelque chose de tout à fait insolite au bureau, je suis rentré chez moi, bien décidé à avoir une explication avec mon épouse. « Je vais lui parler de cette affaire et puis j'observerai son visage. Si elle blêmit, je saurai alors que tout ce que je soupçonne est vrai », me suis-je dit. Au cours des deux dernières semaines, j'ai changé du tout au tout. Je ne suis plus le même homme. Par exemple, jamais de ma vie je n'ai utilisé le mot « blêmit » jusqu'à ce jour. Que veut-il dire ? Comment savoir si mon épouse blêmit ou non quand j'ignore ce que ce mot signifie. Ce doit être un mot que j'ai vu dans



un livre quand j'étais gamin, une histoire policière, peut-être. Ah, mais ça y est, je sais par quel hasard il a surgi dans ma tête.

Mais ce n'est pas là ce que j'ai commencé à vous raconter. Ce soir, comme je vous l'ai déjà indiqué, je suis rentré chez moi et j'ai monté l'escalier jusqu'à notre appartement.

Une fois à l'intérieur, j'ai lancé d'une voix forte à mon épouse. « Ma chérie, que fais-tu ? ». Le son de ma voix était bizarre.

« Je prends un bain », a-t-elle répondu.

Vous voyez donc qu'elle était à la maison et là, dans son bain.

Elle prétend toujours qu'elle m'aime, mais observez-la maintenant. Suis-je au cœur de ses pensées ? Y a-t-il un regard tendre dans ses yeux ? Rêve-t-elle de moi quand elle marche dans la rue ?

Vous voyez qu'elle sourit. Voici qu'un jeune homme vient de la croiser. C'est un grand gaillard avec une petite moustache et il fume une cigarette. À présent, je vous pose cette question : est-il un de ces hommes qui, comme moi, en un sens, font tourner le monde ? Jadis, je connaissais un homme qui était président d'un club de whist. Eh bien, c'était quelqu'un. Les gens voulaient savoir comment jouer au whist. Ils lui écrivaient : « S'il s'avère qu'une fois que trois cartes ont été jetées, le joueur qui est à ma droite a encore trois cartes alors que je n'en ai que deux, etc., etc. »

Mon ami, l'homme dont je parle maintenant, étudie la question. « La règle quatre cent six stipule que, etc., etc. », leur écrit-il en retour.

Ce que je veux dire, c'est qu'il a une certaine importance dans la société. Il contribue à la bonne marche des choses et je le respecte. Nous déjeunions souvent ensemble.

Mais je m'écarte un peu du sujet. Les individus auxquels je pense maintenant, ces jeunes fats qui déambulent dans les rues en lorgnant les femmes, que font-ils ? Une canne à la main, ils tortillent leurs moustaches. En plus, quelque honnête homme — un imbécile de père — subvient à leurs besoins.





Or voilà un de ces individus qui flâne dans une rue. Il rencontre une femme comme mon épouse, une honnête femme qui ne connaît pas grand-chose de la vie. Il sourit. Un regard tendre lui vient aux yeux. Quelle duplicité ! Quelle sottise immaturité !

Et comment les femmes pourraient-elles savoir ? Ce sont des enfants. Elles ne savent rien. Quelque part dans un bureau, un homme travaille, fait avancer les choses, mais pensent-elles seulement à lui ? La vérité est que la femme est flattée. Un regard plein de tendresse qu'elle devrait préserver pour ne l'accorder qu'à son mari est entièrement gâché. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

Mais, holà... Si je dois vous raconter l'histoire, que je commence donc ! Partout, il y a des hommes qui parlent et parlent pour ne rien dire et je crains fort d'être en train de devenir comme eux. Ainsi que je vous l'ai déjà dit, une fois rentré du bureau ce soir, j'étais dans le vestibule de notre appartement, juste derrière la porte d'entrée. J'ai demandé à ma femme ce qu'elle faisait et elle m'a répondu qu'elle prenait un bain.

Très bien, alors je suis un imbécile. Je vais faire un tour dans le parc. Tout s'éclaire pour peu qu'on regarde les choses en face. Alors, à quoi bon s'y dérober ?

Ah, mon sang commence à bouillir à présent. J'ai dit que je resterais calme et posé, mais je ne le suis pas. La vérité est que je commence à m'énerver.

Je suis un petit bonhomme, mais je vous assure que quand je suis remonté, je n'ai pas peur de la bagarre. Une fois, quand j'étais gosse, je me suis battu avec un autre garçon dans la cour de l'école. Il m'a poché un œil, je lui ai délogé une de ses dents. « Tenez, prenez ça et ça. Maintenant que je vous tiens contre un mur, je vais vous défriser la moustache. Donnez-moi cette canne. Je vais vous la briser sur le crâne. Je n'ai pas l'intention de vous tuer, jeune homme. J'ai l'intention de laver mon honneur. Non, je ne vous lâcherai pas. Prenez ça et ça ! La prochaine fois que vous verrez une respectable





femme mariée dans la rue, allant au magasin, se conduisant comme il faut, ne la regardez pas avec une lueur affectueuse dans l'œil. Vous feriez mieux d'aller travailler. Trouvez un emploi dans une banque. Gravissez les échelons. Vous m'avez traité de vieux bouc, mais je vais vous montrer qu'un vieux bouc sait donner des coups de tête. Prenez ça et ça ! »

Bon d'accord, vous qui lisez ces lignes, vous jugez aussi que je suis un imbécile. Vous riez. Vous souriez. Regardez-moi. Vous vous promenez par ici, dans le parc. Vous tenez un chien en laisse.

Où est votre épouse ? Que fait-elle ?

Eh bien, supposons qu'elle soit à la maison, dans son bain. À quoi pense-t-elle ? Si elle rêve en prenant son bain, à qui rêve-t-elle ?

Laissez-moi vous dire, à vous qui flânez avec ce chien en laisse, vous n'avez peut-être aucune raison de soupçonner votre épouse, mais vous êtes dans la même situation que moi.

Elle était donc à la maison, dans son bain, tandis que je ressassais ces idées du matin au soir, assis à mon bureau. Au vu des circonstances, je n'aurais jamais eu l'audace d'aller prendre un bain calmement. J'admire mon épouse. Ha ! Ah ! Si elle est innocente, je l'admire, bien sûr, comme tout mari se doit de le faire, et si elle est coupable, je l'admire encore plus. Quel aplomb, quelle insouciance ! Il y a, ces temps-ci, quelque chose de noble, quelque chose de quasi héroïque dans son attitude envers moi.

En ce qui me concerne, aujourd'hui est à présent comme tous les jours. Voyez-vous, toute la journée, je suis resté assis à penser et repenser, la tête dans ma main, et pendant ce temps, mon épouse s'est acquittée de ses tâches habituelles.

Elle s'est levée le matin et a pris son petit déjeuner, assise en face de son mari, c'est-à-dire de moi. Son mari est parti au bureau. Maintenant, elle parle à notre bonne. Elle se rend aux magasins. Elle coud, elle confectionne peut-être de nouveaux rideaux pour les fenêtres de notre appartement.





Telle est donc cette femme. Néron jouait de la lyre pendant que Rome brûlait. Il y avait en lui quelque chose de la femme.

Une femme a été infidèle à son mari. Elle s'en est allée allégrement, disons au bras d'un sémillant jeune homme. Qui est-il ? Il danse. Il fume des cigarettes. Quand il est avec ses compagnons, des types de son genre, il rigole. « Je me suis déniché une femme, dit-il. Elle n'est pas très jeune, mais elle est formidablement amoureuse de moi. C'est très commode. » J'ai entendu ce genre d'individus bavarder dans les wagons fumeurs des trains et dans d'autres endroits.

Et il y a le mari, un type comme moi. Est-il calme ? Est-il maître de lui ? Est-il placide ? Son honneur est peut-être en train d'être bafoué. Il est assis à son bureau. Il fume un cigare. Des gens vont et viennent. Il pense, encore et encore.

Et quelles sont ses pensées ? C'est elle qui en est l'objet. « En ce moment, elle est encore chez nous, dans notre appartement, se dit-il. En ce moment, elle marche dans la rue. » Que savez-vous de la vie secrète que mène votre épouse ? Savez-vous donc à quoi elle pense ? Ah, tiens, tiens ! Vous fumez une pipe. Vous enfoncez vos mains dans vos poches. Pour vous, la vie est belle. Vous êtes gai et heureux. Vous vous dites : « Quelle importance ? Ma femme est à la maison, dans son bain. » Dans votre vie quotidienne, vous êtes, disons, quelqu'un d'utile. Vous publiez des livres, vous tenez un magasin, vous rédigez des slogans publicitaires. Parfois, vous vous faites cette réflexion : « J'ôte aux autres le fardeau qui pèse sur leurs épaules. » Ce sentiment vous fait du bien. Je vous comprends tout à fait. Si vous me laissiez, ou devrais-je plutôt dire, si nous nous étions rencontrés dans le cadre officiel de nos activités respectives, nous serions probablement de grands amis. Eh bien, nous déjeunerions ensemble, pas trop souvent, mais de temps en temps. Je vous parlerais de quelque transaction immobilière et vous me raconteriez à quoi vous vous êtes employé. « Je suis ravi de cette rencontre ! Appelez-moi. Avant de partir, prenez un cigare. »





Dans mon cas, c'est tout à fait différent. Aujourd'hui, par exemple, j'ai passé toute la journée dans mon bureau, mais je n'ai pas travaillé. Un homme est entré, un M. Albright. « Bon, vous allez vous dessaisir de ce bien ou vous y accrocher ? » m'a-t-il demandé.

À quel bien faisait-il allusion ? De quoi parlait-il ?

Vous constatez que je ne sais plus du tout où j'en suis.

À présent, je dois rentrer chez moi. Mon épouse aura fini de prendre son bain. Nous nous mettrons à table pour dîner. Rien de tout ce dont je viens de parler ne sera évoqué. « John, qu'est-ce qu'il y a ? » « Mais rien, voyons. Les affaires ne vont pas trop bien, ça m'inquiète un peu. Un M. Albright est venu. Dois-je vendre ou conserver ? » Il ne faut rien dire de ce qui me trotte vraiment dans la tête. Je vais commencer à me sentir un peu tendu. Le café sera renversé sur la nappe ou bien ce sera le dessert.

« John, qu'est-ce qu'il y a ? » Quel sang-froid... Comme je l'ai déjà dit, quelle insouciance !

Qu'est-ce qu'il y a ? Eh bien, il y a de quoi !

Il y a une semaine, deux semaines, dix-sept jours pour être tout à fait précis, j'étais un homme heureux. Je vaquais à mes occupations. Le matin, je prenais le métro pour aller au bureau mais, si je l'avais souhaité, j'aurais pu acheter une automobile il y a belle lurette.

Mais non : cela fait longtemps que mon épouse et moi avons estimé, d'un commun accord, qu'il fallait exclure une extravagance aussi ridicule. À vrai dire, il y a dix ans tout juste, j'ai fait faillite et j'ai dû mettre certains biens au nom de mon épouse. Je lui apporte les documents et elle signe. Voilà comment les choses se passent.

« Eh bien, John, a dit mon épouse, on ne s'achètera pas d'automobile. » C'était avant que n'arrive ce qui m'a tant troublé. Nous nous promenions dans le parc. « Mabel, est-ce qu'on s'achète une automobile ? » ai-je demandé. « Non, a-t-elle répondu, on ne s'achètera pas d'automobile. Notre argent, a-t-elle répété pour la millième fois, nous sera d'un grand secours plus tard. »





Un grand secours ! Qu'est-ce qui peut être d'un grand secours maintenant que cet événement s'est produit ?

Cela fait tout juste deux semaines, plus que cela, juste dix-sept jours que je suis rentré chez moi après le travail tout comme aujourd'hui. J'ai marché le long des mêmes rues, je suis passé devant les mêmes magasins.

Je suis intrigué par ce que voulait dire M. Albright quand il m'a demandé si j'avais l'intention de vendre le bien ou de ne pas m'en séparer. Je lui ai fait cette réponse évasive : « Nous verrons. » De quel bien parlait-il ? Nous avons dû avoir précédemment un entretien à ce sujet. Une simple connaissance n'entre pas dans votre bureau pour discuter d'un bien de façon aussi cavalière, familière même pourrait-on dire, sans s'en être entretenu avec vous au préalable.

Comme vous le voyez, j'ai l'esprit encore un tant soit peu embrouillé. Même si, à présent, j'affronte la réalité, mes idées, vous l'avez deviné, continuent d'être plutôt confuses. Ce matin, j'étais dans la salle de bains et je me rasais comme d'habitude. Je me rase toujours le matin, jamais le soir, sauf si mon épouse et moi sommes de sortie. Je me rasais et mon blaireau est tombé par terre. Je me suis baissé pour le ramasser et j'ai heurté la baignoire de la tête. Je vous raconte cela uniquement pour vous faire comprendre que je suis dans tous mes états. J'en ai récolté une grosse bosse sur le crâne. Mon épouse m'a entendu grogner et m'a demandé ce qu'il y avait. « Je me suis cogné la tête », ai-je répondu. Bien sûr, si on est en pleine possession de ses facultés, on ne se cogne pas la tête contre la baignoire quand on sait qu'elle est là, et quel homme ignore où se trouve la baignoire chez lui ?

Mais maintenant, je réfléchis de nouveau à ce qui s'est passé, à ce qui m'a désarçonné à ce point. Je rentrais à la maison ce soir-là, il y a juste dix-sept jours. Je marchais tranquillement, l'esprit totalement vacant. Arrivé à notre immeuble, je suis entré et là, sur le sol du petit hall d'entrée, reposait une enveloppe rose au nom de mon





épouse, Mabel. « Voilà qui est bizarre. » Elle sentait le parfum et il n'y avait pas d'adresse, simplement le nom Mabel Smith, couché dans une écriture masculine hardie.

Tout à fait machinalement, je l'ai ouverte et je l'ai lue.

Depuis que j'ai rencontré mon épouse il y a douze ans lors d'une soirée chez M. Wesley, il n'y a jamais eu de secrets entre nous, du moins jusqu'à cet instant dans le hall d'entrée, un soir, il y a dix-sept jours. Il ne m'était jamais venu à l'idée qu'il pouvait y avoir des secrets entre nous. J'ai toujours ouvert ses lettres et elle a toujours ouvert les miennes. J'estime qu'il doit en être ainsi entre un homme et son épouse. Je sais que certains ne sont pas du même avis que moi, mais j'ai toujours affirmé que j'ai raison.

Je suis allé à la soirée avec Harry Selfridge et, ensuite, j'ai raccompagné mon épouse chez nous. J'ai proposé de prendre un taxi. « On prend un taxi ? » lui ai-je demandé. « Non, a-t-elle répondu, rentrons à pied. » Mabel était la fille de quelqu'un qui faisait commerce de mobilier ; il est mort depuis. Tout le monde imaginait qu'il lui laisserait de l'argent, mais non. Il s'avéra que presque tout son capital a servi à rembourser ce qu'il devait à une entreprise de Grand Rapids. Cela en aurait contrarié plus d'un, mais pas moi. « Je t'ai épousée par amour, ma chérie », lui ai-je annoncé le soir où son père est décédé. Nous rentrions à la maison depuis le domicile paternel, dans le Bronx également, et il pleuvait un peu, mais nous ne nous sommes pas trop fait mouiller. « Je t'ai épousée par amour », ai-je déclaré et j'étais sincère.

Mais revenons au billet qui disait ceci : « Chère Mabel, venez au parc mercredi quand le vieux bouc sera parti. Attendez-moi sur le banc près des cages des animaux où nous nous sommes rencontrés. » Il était signé « Bill. » Je l'ai mis dans ma poche et j'ai pris l'escalier. Une fois dans l'appartement, j'ai entendu une voix d'homme. La voix cherchait à convaincre mon épouse. Cette voix a-t-elle changé dès l'instant où je suis entré ? D'un pas ferme, j'ai pénétré dans le





salon où mon épouse était assise face à un jeune homme installé dans un autre fauteuil. Il était grand et avait une petite moustache. L'homme faisait mine de chercher à vendre un aspirateur breveté à mon épouse. Il n'empêche que quand je me suis installé dans un fauteuil dans le coin, en silence, et que je n'en ai pas bougé, ils avaient l'air emprunté. En fait, ma femme a manifesté une agitation certaine. Elle s'est dressée brusquement et s'est écriée : « Puisque je vous dis que je ne veux pas d'aspirateur ! »

Le jeune homme s'est levé, s'est dirigé vers la porte et j'ai fait de même. « Bon, il vaut mieux que je parte d'ici », se disait-il. Il avait donc eu l'intention de laisser un billet à mon épouse, lui enjoignant de le retrouver au parc mercredi mais, au dernier moment, il avait décidé de se risquer à venir chez nous. Il s'était probablement dit quelque chose du genre : « En arrivant, son mari pourrait prendre le billet dans la boîte aux lettres. » Il avait donc résolu de venir la voir et le hasard avait fait que le billet était tombé au sol dans le hall d'entrée. À présent, il avait peur. Cela se voyait. Des hommes comme moi sont petits de taille, mais nous n'hésitons pas à nous battre à l'occasion.

Il s'est hâté vers la porte et je l'ai suivi jusque dans notre vestibule. Il y avait un autre jeune homme qui descendait de l'étage au-dessus, un aspirateur à la main lui aussi. C'est une combine bien astucieuse qu'ont mis au point les jeunes gens de cette génération, trimbalant ces aspirateurs avec eux, mais il n'est pas question que nous, les hommes plus âgés, en soyons dupes. J'ai tout de suite compris ce qu'ils avaient manigancé. Le deuxième jeune homme était un acolyte qui s'était dissimulé dans le hall d'entrée pour avertir le premier de mon arrivée. Bien sûr, quand je suis parvenu en haut de l'escalier, le premier feignait de vendre un aspirateur à mon épouse. Peut-être que son compère avait frappé contre le sol de l'étage du dessus avec le manche de l'aspirateur. Maintenant que j'y pense, je me souviens d'avoir entendu un bruit de coups.





Néanmoins, sur le moment, je n'y avais pas réfléchi comme je l'ai fait depuis. Je suis resté sur le palier, le dos au mur, et je les ai regardés descendre l'escalier. L'un d'eux s'est retourné et m'a ri au nez, mais je n'ai rien dit. Je suppose que j'aurais pu leur emboîter le pas dans l'escalier et les mettre au défi de se battre tous les deux contre moi, mais ce que je me suis dit, c'était : « Non, je ne le ferai pas. »

Et effectivement, comme je le subodorais dès le début, celui qui avait perdu le billet était le soi-disant vendeur d'aspirateurs que j'avais trouvé assis dans mon appartement avec mon épouse. Quand ils sont arrivés dans le hall d'entrée de l'immeuble, l'homme que j'avais surpris en compagnie de mon épouse s'est mis à fouiller dans sa poche. Puis, en me penchant par-dessus la balustrade au-dessus de leurs têtes, j'ai vu qu'il regardait dans tous les coins. Il a éclaté de rire. « Dis donc, Tom. J'avais un billet pour Mabel dans ma poche. Je voulais acheter un timbre à la poste pour envoyer ce billet, mais j'avais oublié le numéro de rue. Je me suis dit *Ma foi, j'irai la voir !* Je ne tenais pas à tomber sur ce vieux bouc, son mari. »

« Tu es tombé sur lui, me suis-je dit en mon for intérieur, maintenant nous allons voir qui, de nous deux, va gagner la bataille. »

Je suis rentré dans notre appartement et j'ai refermé la porte.

Pendant un long moment, une dizaine de minutes peut-être, je suis resté près de la porte, ne cessant de réfléchir comme je l'ai fait depuis. À deux ou trois reprises, je me suis efforcé de parler, d'appeler mon épouse, de l'interroger pour découvrir aussitôt l'apre vérité, mais ma voix m'a fait défaut.

Que faire ? Devais-je aller jusqu'à elle, la saisir par les poignets, la forcer à s'asseoir dans un fauteuil et obtenir d'elle une confession, quitte à recourir à la violence ? Je me suis posé cette question. « Non, me suis-je dit, je ne le ferai pas. Je vais user de finesse. »

Longtemps, je me suis tenu là, tout à mes pensées. Mon monde s'était écroulé autour de moi. Quand je tentais de parler, les mots refusaient de sortir de ma bouche.





Finalement, j'ai réussi à parler, assez calmement. Il y a en moi quelque chose de l'homme du monde. Quand je suis obligé de faire face à une situation, je ne me dérobe pas. « Qu'est-ce que tu fais ? » ai-je demandé à mon épouse, d'une voix tranquille. « Je prends un bain », a-t-elle répondu.

Sur ces entrefaites, je suis ressorti pour venir ici, dans le parc, et pour réfléchir, exactement comme ce soir. Or, le premier soir, au moment même où je franchissais le seuil de la porte en sortant, j'ai fait quelque chose que je n'ai jamais fait depuis mon plus jeune âge. Je suis quelqu'un de profondément pieux, mais j'ai laissé échapper un juron. À maintes reprises, mon épouse et moi-même avons discuté la question de savoir si, oui ou non, en affaires, on doit traiter avec ceux qui font une chose pareille, à savoir les hommes qui jurent. « Je ne peux pas refuser de vendre un bien à quelqu'un parce qu'il dit des mots grossiers », ai-je toujours dit. « Oui, tu le peux », rétorque mon épouse.

Cela montre à quel point les femmes s'y connaissent peu en affaires. Ce que j'ai toujours maintenu, c'est que j'ai raison.

Et je maintiens aussi que tout homme doit protéger l'intégrité de son foyer et de son coin du feu. Ce premier soir, j'ai déambulé jusqu'à l'heure du dîner, puis je suis rentré chez moi. J'avais décidé de ne rien dire dans l'immédiat et, au contraire, de me taire et d'user de finesse mais, à table, ma main a tremblé et j'ai renversé le dessert sur la nappe. Et, une semaine plus tard, je suis allé voir un détective privé.

Mais quelque chose d'autre s'est d'abord produit. Mercredi — j'avais trouvé le billet lundi soir — je ne supportais pas de rester assis dans mon bureau, me figurant que ce jeune freluquet avait peut-être retrouvé mon épouse dans le parc : je m'y suis donc rendu en personne. Comme il fallait s'y attendre, mon épouse était assise sur un banc, près des cages des animaux, et elle tricotait un pull-over.

J'ai d'abord pensé à me dissimuler derrière des buissons mais, au lieu de cela, je suis allé là où elle était assise et me suis installé à ses





côtés. « Quel plaisir ! Qu'est-ce qui t'amène ici ? » m'a demandé ma femme avec un sourire. La surprise se lisait dans son regard.

Devais-je lui dire ou ne pas lui dire ? Mon avis sur la question était partagé. « Non, me suis-je dit, je n'en ferai rien. Je vais aller voir un détective. Mon honneur a sans doute déjà été souillé et je découvrirai la vérité. » Ma promptitude d'esprit est venue à mon secours. Regardant ma femme droit dans les yeux, je lui ai répondu : « Il y avait un document à signer et j'avais des raisons personnelles de penser que tu serais ici, dans le parc. »

À peine avais-je parlé que j'aurais pu aussitôt m'arracher la langue. Toutefois, elle n'avait rien remarqué et j'ai tiré un papier de ma poche et, lui tendant mon stylo à encre, je lui ai demandé de signer ; quand elle a eu terminé, je suis parti précipitamment. Au début, j'ai songé à traîner peut-être dans le coin, c'est-à-dire à bonne distance mais, non, j'ai décidé de n'en rien faire. Je me suis dit que sans nul doute, le freluquet aurait demandé à son complice de me guetter. Ainsi donc, l'après-midi suivant, je me suis rendu au bureau du détective. C'était un grand costaud et quand je lui ai dit ce que je voulais, il a souri. « Je comprends, a-t-il dit, nous traitons beaucoup d'affaires de ce genre. On démasquera ce gars. »

Comme vous le voyez, c'était réglé. Tout était organisé. Ça allait me coûter une jolie petite somme, mais il était prévu que ma maison soit surveillée et qu'on me rende compte de tout. À vrai dire, une fois cela planifié, j'ai eu honte de moi. L'homme de l'agence — il en y avait plusieurs qui se tenaient là — m'a suivi jusqu'à la porte et a posé sa main sur mon épaule. Pour une raison qui m'échappe, cela m'a mis en rogne. Il n'arrêtait pas de me tapoter l'épaule comme si j'étais un petit garçon. « Ne vous inquiétez pas. On s'occupera de tout. » Tels étaient ses propos. Il n'y avait aucun mal. Les affaires sont les affaires mais, pour une raison ou pour une autre, j'avais envie de lui mettre mon poing dans la figure.

Je suis comme ça, voyez-vous. Je n'arrive pas à cerner ma vraie





nature. « Suis-je un imbécile ou un homme normal ? » Je ne cesse de me poser la question et je n'ai pas de réponse.

Après avoir tout mis au point avec le détective, je suis rentré chez moi et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

J'avoue que je commençais à regretter d'avoir trouvé ce billet. Je suppose que c'était mal de ma part. Cela m'abaisse en tant qu'homme, peut-être, mais c'est la vérité.

Je n'arrivais pas à dormir, voyez-vous. « Peu importe ce que mijote mon épouse, je pourrais dormir si je n'avais pas trouvé ce billet. » Voilà ce que je me disais. C'était affreux. J'avais honte de mon acte et, en même temps, j'avais honte d'avoir honte. J'avais fait ce qu'aurait fait n'importe quel Américain, pour peu qu'il soit un homme digne de ce nom. J'en étais là. Impossible de dormir. Chaque soir, quand je rentrais à la maison, je n'arrêtais pas de me dire : « Il y a un homme là-bas, à côté d'un arbre... Je parie que c'est un détective. » Je revoyais sans cesse le gars qui m'avait tapé sur l'épaule, dans l'agence et, chaque fois que je pensais à lui, j'enrageais un peu plus. Bientôt, je me suis mis à le détester encore plus que le jeune homme qui avait fait croire à Mabel qu'il voulait lui vendre un aspirateur.

Et puis, j'ai fait la plus grosse bêtise qui soit. Un après-midi — il y a juste une semaine — une idée m'est venue. Quand j'étais dans le bureau du détective, j'avais vu plusieurs hommes qui étaient là, mais je n'avais été présenté à aucun d'entre eux. « Donc, me suis-je dit, je vais aller à l'agence sous prétexte de récupérer les rapports qui me sont destinés. Si l'homme à qui j'ai fait appel n'est pas là, je m'adresserai à quelqu'un d'autre. »

C'est ce que j'ai fait. Je me suis rendu à l'agence et, effectivement, le détective était sorti. Il y avait un autre gars assis à un bureau et je lui ai fait signe. Nous sommes allés dans un bureau plus privé. « Écoutez », ai-je murmuré ; vous voyez, j'avais décidé de faire croire que j'étais l'homme qui brisait son propre foyer, bafouait lui-même son honneur. « Est-ce que je me fais bien comprendre ? »





Ça s'est passé comme ça, vous voyez. Il fallait bien que j'arrive à dormir un peu quand même. Pas plus tôt que la nuit précédente, mon épouse m'avait dit : « John, je crois que tu ferais mieux de prendre un petit congé sans tarder. Pars tout seul pendant un certain temps et oublie le travail. »

Si elle me l'avait suggéré à un autre moment, cela m'aurait fait plaisir, voyez-vous, mais, maintenant, j'étais encore plus contrarié qu'avant. « Elle veut que je lui laisse le champ libre », ai-je pensé et, un instant, j'ai eu envie de bondir et de lui débiter tout ce que je savais. Toutefois, je n'en ai rien fait. « Je ne soufflerai mot. Je vais user de finesse », me suis-je dit.

Et quelle finesse... Je me trouvais de nouveau dans le bureau du détective, en train de m'assurer les services d'un autre détective. Je suis entré de suite dans le vif du sujet et me suis fait passer pour le galant de mon épouse. L'homme n'arrêtait pas d'acquiescer de la tête et je n'arrêtais pas de chuchoter comme un idiot. Voilà que je lui ai dit qu'un dénommé Smith avait fait appel à un détective de cette agence pour surveiller son épouse. « J'ai mes raisons personnelles pour qu'on lui remette un rapport indiquant que son épouse est au-dessus de tout soupçon », ai-je dit, poussant un peu d'argent à l'autre bout d'une table, dans sa direction. J'étais devenu follement dépensier. « Voici cinquante dollars et quand il aura obtenu ce rapport de votre agence, venez me voir et vous aurez peut-être deux cents dollars de plus », ai-je poursuivi.

J'avais élaboré ce plan dans les moindres détails. J'ai dit au deuxième homme que je m'appelais Jones et que je travaillais dans le même bureau que Smith. « Je suis en affaires avec lui, lui ai-je expliqué, en tant que commanditaire discret, vous voyez. » Puis, j'ai gagné la sortie et lui, bien sûr, comme le premier, m'a donné des tapes sur l'épaule. De tout cet entretien, c'est ce qu'il y a eu de plus dur à supporter, mais je l'ai supporté. Nul ne peut se passer de dormir.





Et, bien sûr, aujourd'hui, les deux hommes sont arrivés dans mon bureau à cinq minutes d'intervalle. Le premier est venu, naturellement, et m'a annoncé que mon épouse était innocente. « Elle est innocente comme l'agneau qui vient de naître. Je vous félicite d'avoir une épouse aussi innocente. »

Ensuite, je l'ai payé, reculant pour qu'il ne puisse pas me taper sur l'épaule et, à peine avait-il fermé la porte que l'autre homme est entré et a demandé Jones.

Et j'ai dû le voir aussi et lui donner deux cents dollars.

J'ai alors décidé de rentrer chez moi, ce que j'ai fait, marchant le long de la même rue que j'emprunte chaque après-midi depuis que mon épouse et moi sommes mariés. Je suis arrivé à l'immeuble et j'ai pris l'escalier jusqu'à notre appartement comme je vous l'ai détaillé il y a un petit moment. Étais-je oui ou non un imbécile, un homme devenu un peu fou ou un homme dont l'honneur a vraiment été sali ... Impossible de trancher mais, quoiqu'il en soit, je savais qu'il n'y aurait pas de détectives dans le coin.

Ce que j'envisageais de faire, c'était de rentrer à la maison et de tout mettre sur le tapis avec mon épouse, de lui faire part de mes soupçons, puis d'observer son visage. Comme je l'ai déjà mentionné, j'avais l'intention d'observer son visage et de voir si elle blêmirait quand je lui parlerais du billet que j'avais trouvé en bas, dans le hall d'entrée. Le mot « blêmirait » m'est venu à l'esprit parce que je l'avais lu, une fois, dans un roman policier quand j'étais gamin... Et je venais de traiter avec des détectives.

J'avais donc l'intention d'affronter mon épouse, de lui extorquer une confession, mais vous voyez comment cela s'est terminé. Quand je suis arrivé, l'appartement était silencieux et j'ai d'abord cru qu'il était vide. « S'est-elle enfuie avec lui ? » me suis-je demandé et peut-être que mon propre visage a un peu blêmi.

« Où es-tu chérie ? Que fais-tu ? » ai-je crié très fort et elle m'a répondu qu'elle prenait un bain.



LA VOILÀ - ELLE PREND SON BAIN

Et je suis donc sorti pour me rendre ici, dans le parc.
Mais, à présent, il faut que je rentre. Le dîner attend. Je me demande quel bien M. Albright avait en tête. Quand je passerai à table avec mon épouse, mes mains trembleront. Je renverserai le dessert. On n'entre pas chez quelqu'un pour parler d'un bien de façon aussi cavalière sans en avoir discuté au préalable.